



La poule sans tête

Je suis née dans une famille où mon père, un enfant du terroir amoureux de la nature, de l'autonomie et la souveraineté alimentaire, m'a transmis toutes ces valeurs par l'exemple qu'il m'a donné durant mes premières années de vie.

J'ai vécu à la campagne, dans une maison à la fois ordinaire et extraordinaire. Qu'y avait-il alors d'inhabituel dans ce lieu de vie ?

Le jardin!

Nous étions tous - maman, papa et les cinq enfants - fans de ce jardin, chacun à sa manière et chacun pour les raisons particulières qui lui appartiennent.

Ce jardin était tout d'abord grand, long surtout; bien plus long que large, ce qui nous permettait, enfants, de faire les quatre cents coups à l'arrière.

Au fond de ce jardin ont vécu pendant de nombreuses années, sous la surveillance avisée du chien, canards, poules, poulets, de toutes races et couleurs; dans un lieu maintenu plus ou moins sauvage, au milieu duquel trônait un poulailler rarement utilisé par les membres de cette joyeuse basse-cour. Oui: nos animaux étaient en pleine santé et pour cause, ils étaient sportifs ! La nuit tombée, les volatiles s'installaient pour dormir... sur les branches du cerisier Bigarreau noir. Les plus audacieux s'aventuraient sur les branches les plus élevées.

Nous avons eu l'immense chance d'être élevés avec de la nourriture de saison, locale, en biodynamie; des oeufs frais au poulet rôti, en passant par la tarte à la rhubarbe: tout était fait maison avec les ingrédients en provenance directe du producteur et fraîchement cueillis, ramassés... tués aussi. Pour rassasier nos estomacs et ravir nos papilles, notre paternel s'attelait à la tâche ingrate de la mise à mort de l'animal qui finirait dans la casserole.

Grâce au dévouement et à la passion de mon père, nous avons tout appris - ou presque - au sujet du jardinage, de l'agriculture en général et de l'élevage. Nous avons aussi appris que se régaler avec un morceau de viande implique d'assumer la mise à mort d'un être vivant. Et nous l'avons vu faire. Pendant longtemps, je l'ai observé faire et j'avais l'impression que c'est assez facile. Jusqu'au jour où une poule s'est échappée de la prise. Feu ladite poule n'avait plus la tête sur les épaules; le reste du corps s'est alors mis à courir dans tous les sens, à une vitesse à laquelle je n'ai jamais vu aucune poule bien vivante courir. C'est, en tout cas, la manière dont s'est enregistré le souvenir dans mes réseaux de mémoire. Ce corps étêté a parcouru une distance incalculable, tellement les segments étaient imprévisibles, aléatoires, discontinus puisque se heurtant au moindre obstacle, la décharge du système nerveux - j'imagine - poursuivait le mouvement dans la direction du signal suivant.

Je ne suis pas en mesure de donner un ordre d'idée sur le temps qu'il a fallu pour que le rythme de cette course folle se ralentisse et que mon père puisse envisager de rattraper le poulet: peut-être dix minutes, peut-être plus... Moi enfant, cela m'a paru une éternité et, au début, je ne comprenais pas pourquoi il ne s'était pas lancé à la chasse du zombie pour en finir au plus vite avec cette danse macabre. J'ai tout de même réalisé assez



rapidement qu'il était impossible d'en anticiper les mouvements et que mon papa se serait épuisé pour un résultat non garanti; mieux valait patienter et laisser la décharge se faire. Il n'aurait non plus servi à rien de s'inquiéter ou de laisser la colère nous traverser: l'effet sur ce qui était en train d'avoir lieu aurait été pareillement nul. Le calme et la patience, l'observation et le passage à l'action au moment opportun, nous ont permis d'avoir le repas prêt à temps, sans que personne ne se soit blessé ou fatigué outre mesure.

J'imagine que tu commences à comprendre pourquoi je te raconte l'histoire de la poule sans tête. Oui: il nous arrive aussi, par moments, de courir comme une poule sans tête, sans direction choisie, sans cadre posé, à la recherche d'une solution ou tout simplement pris par le flux des événements, en réaction aux stimuli sur lesquels nous pouvons parfois nous heurter et rebondir dans une nouvelle direction, elle aussi non choisie.

Il arrive aussi que ce mode de fonctionnement soit devenu un schéma par défaut, dans notre système et qu'à chaque décision à prendre ou à chaque changement qui se présente dans la vie, nous partons dans tous les sens, sans prendre le temps de nous poser et observer. Observer pour amener plus de clarté, pour saisir le moment opportun et se mettre en mouvement de manière consciente et dans la direction optimale pour nous.

Ce n'est pas nécessairement facile de faire appel à la patience et ne rien faire pendant un temps et nous pourrions discuter ici sur la nature de l'observation: observer peut-il être considéré comme une action à part entière puisqu'au final, observer nous permet de collecter des informations et par la suite amène à une mûre réflexion. Collecter des informations fait partie de tâches que l'on peut intégrer dans un travail plus large; observer pourrait donc être considéré aussi comme une action. Et c'est peut-être le point: une action et non une réaction à ce que l'environnement nous présente.

Faire silence, se poser, observer la tempête qui se déchaîne et collecter les informations. Observer toujours avec cette conscience qu'à un moment donné, l'heure de la mise en mouvement va sonner. Une mise en mouvement que nous désirons, la plupart du temps, optimale; une mise en mouvement qui ne nous coûte pas trop d'énergie; une mise en mouvement qui nourrisse nos besoins et nous dirige vers l'accomplissement. Et avant cela, nous avons besoin de nous poser et d'observer; comme le paternel qui saisit le bon moment pour mener sa tâche à bien.

La chance de notre condition humaine, est que nous pouvons être à la fois la poule sans tête et l'observateur: il y a ces parts de nous qui sont activées par les circonstances et ont besoin d'en sortir tellement cela est inconfortable à vivre pour elles et il y a aussi l'observateur - notre être profond - qui lui, est capable de prendre de la hauteur et voir l'ensemble de la situation, y compris la poule étêtée qui ne sait plus quelle direction prendre et file au hasard des chocs rencontrés. Il ne tient qu'à nous, chaque individu, de choisir la posture que nous souhaitons adopter.

La bonne nouvelle est que cela s'apprend; la mauvaise est que cela se cultive toute la vie durant. La meilleure nouvelle est que c'est le chemin qui compte puisque la destination, inéluctable, nous la connaissons dès l'instant où nous prenons notre première respiration sur Terre.

Alors, te sens-tu prêt.e à explorer le chemin ?